

## CONTES BORDELAIS

## X

## BENJAMINE



UN armateur bordelais avait été si favorisé par la fortune qu'en peu d'années il devint fort riche. On ne lui connaissait point d'ennemis cependant, car il était bon et charitable. Le ciel l'avait béni dans sa famille en lui donnant trois filles qui faisaient sa joie et qu'il aimait tendrement.

Il est peu de destinées brillantes qui ne soient éprouvées par des revers. Une série de naufrages lui firent perdre plusieurs navires chargés des vins les plus fins du terroir bordelais. Il mit tout son espoir dans un dernier envoi de marchandises de haut prix. Ce fut une dernière et amère déception. La mer cruelle engloutit encore ses navires, ses suprêmes espérances.

Un matin, pendant qu'il s'abandonnait au désespoir, une lettre lui fut apportée. Elle lui annonçait une bien heureuse nouvelle.

Un de ses navires qu'il croyait perdu, avait pu se réfugier dans un port. Il partit aussitôt pour sauver le restant de sa fortune.

En embrassant ses filles il leur demanda ce qu'elles désiraient :

— Mon père, dit l'aînée, apporte-moi une belle robe.

— Un manteau de velours bordé de soie, ajouta la seconde.

La troisième restait muette.

— Et toi, ma Benjamine, que faut-il t'apporter ?

— Une rose, répondit la jeune fille.

Le père partit. Ses affaires terminées, avec plus de profit qu'il ne l'avait espéré, il acheta la robe et le manteau. Il était alors près de Bordeaux ; la nuit commençait à couvrir la terre. Hue ! Cocotte !

Mon armateur fouettait sa bête fidèle pour arriver promptement au logis.

En route, la jument tomba et se blessa. Un château était au bord de la route. Il entre car, à sa grande surprise, toutes les portes étaient ouvertes, et personne n'habitait cette somptueuse demeure. Ayant placé Cocotte à l'écurie et après lui avoir donné des soins, il parcourut la maison, poussé par la curiosité. Il entra dans une vaste salle où un succulent repas était servi sur une grande table.

Le Bordelais dîna, but abondamment, car les vins étaient exquis. Il s'abandonnait à la joie de vivre et chose étrange, le souvenir de ses importantes affaires, celui de sa famille, de ses filles chéries, n'occupait plus son esprit. Le sommeil l'avait gagné. Il se leva. Les rayons de la lune éclairaient le féerique ameublement des salles qu'il traversa. Un lit moelleux, surmonté d'un riche baldaquin, s'offrit à lui. Il se coucha, dormit, et ronfla jusqu'au lendemain, comme les orgues de Sainte-Croix, à Bordeaux.

Le lendemain, il revint dans la salle à manger. Le déjeuner était servi ; chocolat exquis, petits pains et beurre, avec du lait où surnageait de la crème.

Il mangea de bon appétit, puis il se rendit au jardin, un jardin merveilleux, planté des plus beaux arbres, orné de fleurs aux formes et aux couleurs si riches, si variées, qu'il n'en avait jamais vu de pareilles. Les rosiers surtout étaient superbes. Notre homme se souvint alors du désir de sa Benjamine. Comment avait-il pu l'oublier ? C'était, cependant, sa préférée ! Il allait cueillir la rose, lorsqu'une mouche aux ailes vertes sortit du calice de la fleur et s'écria :

— Malheureux ! tu n'es donc point satisfait de mon accueil dans ce château ! Tu me récompenses en me volant mes roses !

— Pardon, petite bête, pardon, s'écria le commerçant, je voulais exaucer le vœu de ma troisième fille, ma jolie Benjamine.

— Eh bien, soit, emporte cette rose ; elle est à toi, mais à une condition : C'est que tu viendras habiter avec moi, toi ou ta fille.

Le Bordelais s'en va à l'écurie. Son cheval était guéri. Il était même plus vif, plus agile que de coutume. En peu d'instants l'heureux père fut rendu à son logis.

Ses filles l'embrassèrent avec joie.

— Blanche, voilà ta robe ; Désirée, voici ton manteau. Et toi, Benjamine, es-tu contente de cette jolie rose ?

La figure de la jeune blonde s'épanouit.

— Cette rose me coûte bien cher, ma fille. Je l'ai cueillie dans un grand jardin qui appartient à une mouche verte. Toi ou moi, nous

devons aller lui tenir compagnie. C'est à ces conditions que j'ai acquis la fleur.

Ma résolution est prise. Je vais repartir. Je suis content, maintenant. Je vous ai embrassées toutes les trois, et si un malheur m'arrivait, votre avenir est assuré, car j'ai pu sauver une bonne partie de ma fortune.

— Non, dit Benjamine, c'est moi qui partirai.

Elle insista tellement, que son père consentit à son départ. Il l'accompagna au château.

A son arrivée, la mouche fit à la jeune fille les honneurs de sa superbe habitation.

— Tout ce que vous voyez est à vous, dit gracieusement la bestiole. Vous serez la maîtresse du château. Vos ordres seront toujours exécutés avec ponctualité. Je vous demande seulement une grâce, c'est de me laisser vivre près de vous.

Tout en parlant, il la conduisit dans la vaste salle à manger. Un dîner des plus fins avait été servi.

Benjamine ne mangea guère. Elle pensait à son père, à ses sœurs et, malgré toutes les prévenances, les paroles affectueuses de son hôte, elle ne pouvait se consoler de vivre séparée des siens.

Quand le repas fut fini, la mouche conduisit la jeune fille dans une chambre richement décorée et couverte de tapis d'Orient. Pendant que Benjamine dormait, la mouche reposait sur un coussin de velours, car la bestiole ne quittait jamais la jeune fille, s'efforçant de lui plaire et de lui rendre le séjour agréable.

Huit jours s'écoulèrent. Benjamine regrettait toujours ses parents. Elle avait le plus vif désir de les revoir. Un matin, s'enhardissant, elle demanda à Madame la châtelaine la permission d'aller voir sa famille.

— Non, ma belle, non, vous ne reviendriez plus, répondit la mouche.

La jeune fille insiste, puis, supplie, joignant les mains, jurant au milieu de ses larmes de revenir dans peu de temps.

— Soit, Benjamine, je vous accorde trois jours. Allez voir votre père, vos sœurs et apportez-leur ces quelques présents de ma part.

Parlant ainsi la mouche verte donna à la jeune fille des bijoux et autres objets précieux.

— Prenez ce miroir, dit-elle ensuite, et quand vous serez chez vos parents, regardez-le souvent. Si la glace se trouble, c'est que je serai malade. Si elle devient noire, cette couleur révélerait ma mort.

La mouche était vraiment attendrie. On le sentait aux inflexions de

sa voix. La jeune fille elle-même s'en aperçut. Elle remercia la bestiole et, gracieusement, lui dit :

— Merci, ma petite amie ; et à bientôt.

Combien sa venue causa de joie à son père, et aussi à ses sœurs ! Combien elle fut choyée, heureuse de se retrouver dans ce cher foyer où elle était née !

Malgré tout, suivant ses promesses, au troisième jour, elle voulut repartir, mais les siens insistèrent avec tant de tendresse qu'elle ne partit point à la date marquée.

Le matin du quatrième jour elle regarda dans son miroir. Il était trouble. On aurait dit qu'une buée épaisse le couvrait.

— Vite, s'écria-t-elle, vite, il faut que je parte. La châtelaine est malade.

En peu d'instant, elle fut rendue au palais de la mouche. Benjamin la chercha dans toutes les chambres. Peine perdue. La bestiole était invisible.

— Pauvre petite bête, elle était si affectueuse pour moi ! Cherchons, cherchons encore.

Elle court au jardin, jette les yeux sur l'étang, aperçoit la bestiole qui se noyait.

— Petite mouche, toi, que j'aimais, non, tu ne mourras point. Elle se pencha sur l'eau pour opérer le sauvetage.

Soudain la mouche se métamorphosa en un jeune prince élégant et très amoureux de Benjamin. Depuis sept ans, il subissait dans ce château, l'enchantement exercé sur lui par une fée. Il ne pouvait reprendre sa forme primitive qu'à la voix d'une femme aimée lui disant ces douces paroles : Je vous aime.

Le dénouement se devine. Benjamin épousa le prince. L'armateur et ses deux filles vinrent habiter au château et bientôt la naissance d'une petite princesse vint compléter le bonheur de cette heureuse famille.

*E cric, é crac,  
Moun counte es acabat.*

(Dit par M<sup>me</sup> Barre).

SYLVAIN TRÉBUCQ.